

Installation de Frédéric Mitterrand
Mercredi 5 février 2020
Discours de Monsieur Frédéric Mitterrand en hommage à Jeanne Moreau

Mesdames et Messieurs les Membres de l'Académie des beaux-arts,
Chers amis,

En cet instant où vous m'accordez l'honneur de pouvoir me présenter devant vous, je mesure encore plus la difficulté de rendre hommage à Jeanne Moreau, que j'ai eu comme vous, le privilège d'admirer au long de sa carrière et que j'ai eu la chance de connaître ; pas aussi bien que certains d'entre vous, mais assez quand même pour avoir été saisi par la puissance de sa personnalité, l'ambition de ses choix dans l'existence, la qualité inouïe de son talent et l'ampleur de sa carrière artistique.

J'étais toujours intimidé en sa présence et il m'arrivait même parfois d'avoir peur d'elle, sentiment qu'elle désarmait par son charme, son sourire, sa manière de prendre ma main et de la serrer ; ou qu'elle ne désarmait pas lorsqu'elle voulait faire prévaloir son opinion et obtenir que l'on se rende à ses raisons. François Truffaut l'a si bien dit : « La femme est passionnée, l'actrice est passionnante : chaque fois que je l'imagine à distance je ne la vois pas lisant un journal, mais un livre car Jeanne Moreau ne fait pas penser au flirt mais à l'amour... Générosité, ardeur, complicité, compréhension de la fragilité humaine, tout cela peut se lire sur l'écran quand Jeanne Moreau joue ».

Tant de pièces de théâtre, tant de films, tant d'interprétations tendues vers un but d'excellence ! Au fond c'est encore à elle que revient le soin de me donner l'élan, avec cette voix ensorcelante qui chante ce que je ressens, quand je ne parviens pas à démêler mes souvenirs et que moi aussi « J'ai la mémoire qui flanche ».

Chère Jeanne,

Tout a commencé entre vous et moi ou plutôt entre moi et vous un dimanche de 1957, lorsque Helena m'a emmené dans un cinéma du côté des Grands Boulevards dont je ne me rappelle plus le nom. Le Vox, le Rio, le Lux peut-être, une de ces salles de quartier qui ont disparu aujourd'hui, au nom très bref afin d'éviter trop de dépenses pour la façade éclairée au néon. Helena était une autre servante au grand cœur que j'adorais. Elle avait quitté l'école à douze ans, s'était enfui en douce loin d'un mari qui la battait en emportant sa machine à coudre dans une malle en osier, son seul bien sur terre. Environ trente ans, les cheveux en broussaille, une coquetterie dans l'œil, une de ces femmes comme on en voyait dans les journaux quand il y avait des reportages sur la pauvreté des banlieues. Mais avec un air d'intelligence, d'assurance et de gaité qui la faisait aimer aussitôt de tous. Maman disait d'elle que c'était une perle rare, et moi du haut de mes dix ans je pratiquais déjà la lutte des classes à la maison en passant beaucoup de temps à la cuisine : « Vous n'avez donc pas de devoirs à faire monsieur Frédéric, de rester planté comme ça à me gêner dans mon travail ! »

Helena allait au cinéma tous les dimanches, elle me disait que c'était sa manière de s'instruire. Oh, pas dans les grandes salles des Champs Elysées, trop chères pour elle, mais dans des cinémas de quartier où l'on donnait des reprises bien après l'exclusivité. A République ou Bonne Nouvelle, des directions lointaines et mystérieuses, vaguement inquiétantes, pour le petit prince des beaux quartiers.

Helena connaissait le nom des vedettes, avec une affection particulière pour deux nouvelles venues, Brigitte Bardot et Jeanne Moreau, alors que moi j'étais plutôt Michèle Morgan et Danièle Darrieux, des valeurs sûres qui ressemblaient à maman. Elle choisissait les films qu'elle allait voir avec beaucoup d'attention : des comédies familiales, des intrigues aux sujets sérieux qui sont intéressants et qui font réfléchir, des policiers où les méchants sont sympathiques mais finissent mal. Il fallait que la morale soit sauve. C'était elle, le grand public du cinéma français des années cinquante, en noir et blanc pour le monde gris qu'elle avait connu mais avec des répliques qui faisaient mouche servies par de grands acteurs populaires.

Je la harcelais pour qu'elle me prenne un jour avec elle, mais elle résistait un peu : « que dirait Madame en apprenant que je vous ai emmené sur les boulevards ? »

Il y eut sans doute un conciliabule dont l'issue fut positive et elle se décida enfin à m'entraîner avec elle. C'est ainsi que je vous découvris, chère Jeanne, dans *Meurtres* un film de Richard Pottier que vous aviez tourné quelques années plus tôt, votre premier grand rôle où vous donniez la réplique à Fernandel dont c'était aussi le premier rôle dramatique. A Helena et moi-même, le scénario nous parut formidable. Fernandel y tuait sa femme par amour pour la délivrer des affres d'une maladie incurable, sa famille de grand bourgeois à principes tentait de le faire passer pour fou afin d'éviter un scandale, et vous Jeanne, vous étiez sa nièce et la seule à prendre sa défense et à lui éviter la prison. A la fin vous partiez avec lui pour échapper à l'atmosphère étouffante d'une ville de province et d'une société hypocrite et égoïste. Bref dans le registre drame social c'était du solide et vous remportiez haut la main le défi d'être la partenaire d'un monstre sacré comme Fernandel. Vous aviez vingt-deux ans lorsque Richard Pottier vous avait choisie.

Moi je ne savais pas évidemment que vous étiez une actrice de théâtre reconnue, élève prodige de Denis d'Inès professeur exigeant et redouté qui était tellement sûr de votre talent qu'il ne vous avait pas fait payer vos cours quand vos parents pensaient que vous étiez encore au lycée, forçant les portes du Conservatoire avant d'être entraîné par Jean Vilar au Festival d'Avignon, pensionnaire à la Comédie Française, héroïne idéale pour Marivaux, Musset et Mérimée, partenaire de Gérard Philippe et de Jean Marais, révélation de *L'heure Éblouissante* où vous interprétiez les deux rôles féminins, en vous changeant à toute vitesse entre chaque scène.

Cette ascension fulgurante sur les planches vous avait d'ailleurs valu de solides jalousies et des critiques élogieuses dans la presse qui vous suivait de près. J'ignorais aussi que cette notoriété soudaine n'avait pas encore désarmé l'hostilité farouche de votre père devant la perspective d'une vie d'artiste, malgré la complicité silencieuse de votre mère qui avait compris tout de suite que l'adolescente, exaltée par l'exemple

de Maria Casarès et de Marie Bell, admirées en cachette, prendrait un chemin sans retour que les fureurs paternelles seraient impuissantes à interdire.

Lui, un restaurateur dont les affaires ne marchaient pas très bien, elle, une danseuse anglaise de la troupe de Joséphine Baker qui avait renoncé à sa carrière. Tous deux aimants et cultivés, mais rendus inquiets et vulnérables par l'atmosphère sinistre de la Guerre, de l'Occupation Allemande et des privations. La naissance de votre fils, votre mariage *in extremis* la veille de l'accouchement avec le comédien Jean Louis Richard, époux éphémère et votre ami pour la vie, ne contribuèrent sans doute pas à apaiser les orages. Vous étiez déjà trop pressée, trop rapide pour des existences mesurées et tranquilles. Ils se résignèrent enfin. Vous ne laisserez jamais à ceux qui vous sont chers le choix inutile de se brouiller avec vous.

Après *Meurtres* j'ai perdu un peu le fil, Helena s'était mariée, j'ai grandi je ne suis plus allé à Bonne Nouvelle, mais vers Hollywood, le scope couleurs et Marilyn Monroe, Cinecitta et Federico Fellini, les reflets de Cannes de François Chalais à la télévision, le film du dimanche soir avec Greta Garbo et Bette Davis. Je devenais insensiblement l'un de ces ardents cinéphiles adolescents que les ombres électriques font évader de la fadeur blafarde des interminables journées de lycée et de la confuse mélancolie des premières amours sans espoir. J'avais de la chance aussi, mes frères m'emmenaient à la cinémathèque d'Henri Langlois où l'on passait les classiques du muet, du cinéma Russe ou Japonais. L'horizon du grand écran s'élargissait sans cesse.

Cependant le cinéma français des années cinquante continuait encore sur sa lancée. Il m'avait même pris dans ses bras en me permettant d'être le fils de Michèle Morgan, le petit camarade de Bourvil, deux êtres vraiment merveilleux, pour un bon film du temps d'avant quand je rêvais au temps d'après sans en avoir clairement conscience. Ce cinéma vous faisait tourner régulièrement sans bien trouver comment vous employer. Il y avait de très bons réalisateurs, tel qu'Henri Decoin ou Jacques Becker, un culte du travail bien fait, des scénarios solides, de grands acteurs, d'incontestables réussites comme *Touchez pas au grisbi* où Jean Gabin vous giflait sans pitié et Lino Ventura vous embrassait fougueusement, mais enfin c'était surtout un cinéma d'hommes qui ne savait pas trop comment vous coiffer, vous vêtir, vous éclairer et vous laissait la portion congrue ; de piquantes ingénues au grand cœur, des allumeuses qui se prennent au piège des sentiments, des entraîneuses plus ou moins dangereuses dont il faut se méfier. Vous aviez Serge Reggiani, Daniel Gelin, Raymond Pellegrin pour partenaires, on vous prédisait un avenir tout tracé de vamp pour série noires ; vous aviez l'amitié de Dora Doll mais vous ne vouliez pas de son destin. Mon père me disait alors « Ne t'inquiète pas pour elle, c'est une si bonne actrice, si belle et si intelligente que son heure viendra forcément ».

Il y eut même une tentative à grand spectacle pour faire de vous une star à part entière dans *La Reine Margot*, mais enfin la veine des biographies romanesques en forme de travellings dans des gardes meubles s'était fanée entre les mains adorables d'une Martine Carol épuisée et même l'admirable *Lola Montes* fut emportée par le naufrage.

Que pouvait espérer Marguerite de Valois ficelée dans ses brocards quand Brigitte Bardot dansait déjà sur la plage à Saint-Tropez ?

Lorsqu'on regarde aujourd'hui, avec beaucoup de plaisir quand même, *Le Dortoir des grandes*, *Gaz-oil*, ou *Le salaire du péché*, on est toujours un peu surpris de vous y retrouver comme s'il s'agissait à chaque fois d'une erreur de casting. Au fond vous étiez déjà trop grande, trop neuve, trop éveillée pour un cinéma qui s'endormait doucement. Vingt films, les scénarios et les rôles se ressemblent, mais comment faire sa valise ? Une de vos répliques dans *Monsieur la Caille* : « Le bonheur ça fait des années que je cherche à le rencontrer. Plus le temps passe et moins j'y crois ».

Le théâtre en revanche ne s'était pas trompé en faisant de vous *La chatte sur un toit brûlant* d'après Tennessee Williams. C'était une idée de Simone Berriau, le choix immédiat de Peter Brook lorsqu'il vous rencontra, et il n'eut aucun mal à vous convaincre. A Paris on connaissait l'univers suffocant de Tennessee Williams depuis le succès de *Un tramway nommé Désir*, un film d'Elia Kazan avec Vivien Leigh et Marlon Brando et une pièce qu'avait jouée Arletty, mais on n'avait sans doute pas encore pris la mesure de son génie dramatique ni tenté d'explorer vraiment le sens de ses obsessions sexuelles. Maggie (c'était vous !) en déshabillé provocant dessiné par madame Chanel, désire physiquement son mari, ce beau gosse de Paul Guers également en peignoir, mais il est prisonnier d'un bizarre désespoir qui l'empêche de lui faire l'amour. Aujourd'hui ce bizarre désespoir aurait sans doute un nom, Tom, Jim ou quelque chose dans ce genre, mais ce qui était bien, aussi, chez Tennessee Williams c'est qu'il criait tout à demi-mots, en nous laissant le soin d'imaginer la vérité, comme dans la vie en ce temps-là. Enfin la quête impossible de Maggie fait voler en éclat toute une famille où l'on prétend ignorer ce genre de troubles. Une bonne partie de la presse fut horrifiée par cette histoire : mélodrame pseudo psychanalytique, névrose américaine sordide. C'était déjà plutôt bon signe, et les mêmes qui prétendaient ne rien comprendre à l'intrigue ou qui la comprenaient trop bien sans admettre qu'elle pouvait les concerner, n'eurent que des éloges pour vous qui « hurliez à l'amour tous les soirs au théâtre Antoine ».

Trois jeunes gens vinrent alors vous féliciter dans votre loge : Louis Malle, Roger Nimier, le prince Murat avec un projet de film *Ascenseur pour l'échafaud*. Vous aviez vingt-huit ans, après tant de cartes truquées, cette fois, c'était la bonne. Louis Malle dira de vous plus tard : « Il est très difficile de la comparer à d'autres : personne n'a cette espèce de poids devant la caméra et cette capacité unique de ne rien faire, d'être simplement présente. C'est le talent le plus rare, une qualité mystérieuse et imprévisible, une espèce d'alchimie incompréhensible (car des gens très talentueux ne l'ont pas). En fin de compte, ce qui passe sur l'écran dépend de ce qu'on a de profond et d'intense à l'intérieur de soi, et la caméra le voit, car c'est un œil terrible. » Et c'est ainsi qu'en marchant longuement dans la nuit de Paris éclairée en intermittence par des vitrines ou les lumières de la ville, le visage lisse de tout maquillage et clos sur les folles inquiétudes d'un crime presque parfait, accompagnée par la seule musique entêtante de Miles Davis, vous pénétrez enfin comme par effraction dans l'Histoire du cinéma que vous ne quitterez plus désormais.

Louis Malle annonce la Nouvelle Vague. Jean-Luc Godard, François Truffaut, Claude Chabrol, Jacques Demy, Agnès Varda l'incarnent, Eric Rohmer, et Alain Resnais s'engouffrent dans son sillage. Il s'agit en fait d'un raz-de-marée qui balaye toutes les routines du cinéma, renouvelle les méthodes de tournage et la grammaire des films, impose les nouveaux visages de Jean-Paul Belmondo et Alain Delon, de Catherine Deneuve ou Delphine Seyrig. Cette révolution, car c'est bien de cela qu'il s'agit, déborde des frontières de la France : jeunes gens en colère du cinéma anglais, tremblement de films dans les pays de l'Est, cinéma novo au Brésil. Je pourrais citer encore bien d'autres noms, bien d'autres lieux mais c'est le cinéma français qui impose la cadence et fait éclater les carcans de la production traditionnelle.

Cette révolution a des antécédents littéraires, des références hollywoodiennes, des principes politiques ; mais elle s'inscrit dans le contexte particulier de la transformation de la société française entre l'essor économique, la Guerre d'Algérie, le retour au pouvoir du Général De Gaulle. Or vous êtes au sommet de la vague, vous nagez dans son écume, vous dépendez ce qu'elle rapporte sur le rivage car vous avez imposé d'un seul coup l'évidence de votre égalité avec les hommes. Toujours féminine et toujours égale. Comme le dira François Truffaut : « Jeanne Moreau à toutes les qualités que l'on attend d'une femme, plus toutes celles que l'on attend d'un homme, sans les inconvénients des deux ». Avant vous on distribuait les rôles féminins après les avoir écrits, on les écrira maintenant en pensant d'abord à vous. Au fond les meilleurs films auxquels vous participerez dans la prodigieuse décennie qui s'annonce sont des films de vous autant que des films avec vous.

C'est à cette époque au début des années soixante, que j'ai eu enfin l'âge de pouvoir vous retrouver. Au fait pas vraiment puisque *Les Amants*, *Les liaisons dangereuses* ou *Jules et Jim* étaient interdits au moins de seize ans et que je n'y étais pas encore tout à fait. Mais le patron du Cinémondie à Evian où je passais le mois d'août chez ma chère grand-mère m'avait à la bonne : il m'avait vu dans *Fortunat*, le film avait fait de belles recettes, il me considérait comme une sorte de collègue et me laissait me glisser au balcon, dès que les lumières s'éteignaient pour le générique.

J'ai du mal à dresser une hiérarchie de mes préférences entre les meilleurs films de la décennie prodigieuse. *Moderato Cantabile* me touche pour toutes sortes de raisons : le sentimentalisme exacerbé du texte et des situations voulues par Marguerite Duras bien propres à enflammer un adolescent solitaire, la séduction solaire de Jean-Paul Belmondo, la grisaille subtilement théâtralisée par Peter Brook d'un hiver en Gironde, la manière dont vous exprimez la solitude et la défaite du désir, l'enfant Didier Haudepin dont je suis immédiatement jaloux.

C'est aussi pendant le tournage que votre propre fils a failli mourir dans un accident de voiture. Je lis les articles dans les journaux, j'imagine maman accourant à mon chevet s'il m'arrivait la même chose. Enfin tout finit bien, avec ce prix d'interprétation à Cannes que vous partagez avec Melina Mercouri, et cette fête où vous chantez toutes les deux les enfants du Pirée. Ah, l'optimisme de ces années-là !

Dans *La Nuit* d'Antonioni c'est une fois de plus à votre démarche que je m'attache, je vous suis dans les rues de Milan sous un soleil écrasant ; il m'arrive de marcher comme cela sans avoir personne à qui parler. Pour *Jules et Jim* je ne sais pas quoi dire, c'est un continent du cinéma, on s'y perd de quelque côté qu'on l'aborde. Mettons le côté François Truffaut avec cet amour qu'il vous porte et qui éclaire chaque plan. Cette folie qu'il vous offre d'avoir ressuscité Henri Pierre Roché, Helene Hessel, deux amants pour que vous sentiez bien qu'il est à la fois le troisième et le seul, cette folie de vous faire mourir à la fin parce qu'il n'y a pas d'autre issue à la passion et qu'il faut bien que le tourbillon s'arrête un jour. Mais il chante encore le tourbillon de Rezvani, comme le cœur des amants statufiés des *Visiteurs du Soir* ; il chantera toujours puisque c'est votre voix qui le chante.

La Baie des Anges : la grâce inimitable de Jacques Demy, votre fabuleuse chevelure blonde et ce bel amant Claude Mann ; *Peau de banane* : cheveux courts, folle gaieté d'une comédie délicieuse ; *Le journal d'une femme de chambre*, Buñuel et votre effronterie qui lui fait dire « Si j'avais une fille comme vous je l'enfermerais dans un placard ! », la diablesse en petit tablier blanc, les agaceries qui affolent Michel Piccoli, la scène des bottines où vous laissez tranquillement le fétichisme de Jean Ozenne le conduire tout droit vers la mort. La tendresse amoureuse de « Mata Hari » ; la fausse rivalité avec Bardot dans *Viva Maria* avec le très appétissant George Hamillon comme apéritif-téquila en plus corsé pour les deux señoritas, mi tintin mi bécassines dans une révolution mexicaine improbable ; la mélancolie de *La mariée était en Noir* qui supprime avec raffinement les cinq hommes qui ont causé la mort de son mari.

A chaque fois tout se mélange, on ne sait plus s'il s'agit de vous ou de votre personnage dans le film, indifférente ou passionnée, douce amère ou joyeuse, vous pouvez ressembler à toutes les femmes parce que vous êtes toutes les femmes en une seule.

Et le *Time* qui vous consacre sa couverture, joliment dessinée, de conclure « C'est une actrice dont la complexité et la conviction sont infinies et la seule raison pour laquelle on ne peut l'appeler la Garbo moderne est qu'elle est bien meilleure actrice que Garbo ne le fut jamais » Pas très gentil pour Garbo, mais enfin l'admiration est une circonstance atténuante.

Joseph Losey, Orson Welles à deux reprises, Tony Richardson a deux reprises aussi, des superproductions internationales : on est fier pour vous en sachant que les plus grands vous réclament, on se dit aussi que ces messieurs des impôts ont une patience infinie et qu'ils vous attendent au coin du bois au lieu d'aller au cinéma.

Années de Rolls et de belles robes dans la tendresse amoureuse de Pierre Cardin, années d'un superbe marin Grec que vous avez failli épouser et de quelques autres beaux gosses, dont on ne saura rien, si ce n'est qu'ils ont certainement gardé de bons souvenirs. Année de la Garde Freinet où la star va au marché de Provence et fait la

cuisine pour toute la maisonnée, années de chansons où mon meilleur ami se repasse constamment *Les mensonges* que je lui ai offert pour affronter le mal qui va l'emporter. Allez vous êtes là tout le temps, sur l'écran, dans les journaux, à la télévision, à travers les ondes et c'est très bien comme ça, puisqu'on ne se lasse jamais de vous regarder et de vous écouter. On vous suit constamment, on vous considère comme un exemple, mais on ne vous imite pas car vous êtes inimitable. Votre beauté n'est pas celles des magazines, vous ne craignez pas d'avoir les yeux cernés. Ce visage déjà subtilement griffé qui devrait être l'apanage des séducteurs et que vous ne craignez pas d'exposer en pleine lumière ; victoire de femme qui subjugue les mâles et que lui envie les autres femmes. La Nouvelle Vague n'est pas l'avènement de la jeunesse au cinéma, mais son entrée dans un âge adulte dont vous êtes à la fois l'égérie, l'incarnation et le symbole.

Il y a un mystère pourtant. Si exposée, si agissante et si diverse vous restez secrète. On vous dit même cyclothymique, parfois en proie à des crises de désespoir, soignant vos accès de détresse par un surcroît de travail, le rythme fou d'un film après l'autre où vous rencontrez à chaque fois un personnage qui vous permet de dépasser vos angoisses et de vous réinventer. C'est aussi pour cela que vous cultivez vos amitiés avec tant de confiance et de fidélité.

Celle de Micheline Rozan , la formidable productrice de théâtre qui redonne vie aux Bouffes du Nord avec Peter Brook ; celle de Florence Malraux qui assiste Alain Resnais, n'hésite pas à affronter un temps son père et porte sur chaque chose et sur chacun un jugement clair, juste, lucide mais toujours nimbé de son incomparable douceur; celle de Josée Dayan plus tard qui nourrit son extraordinaire dynamisme en n'ayant peur de rien ni de personne en puisant largement dans votre inépuisable réserve de liberté. Celle de Marguerite Duras aussi qui vous accompagnera en textes, en films, en chansons jusqu'à sa propre fin. Mais il y a encore l'amitié des hommes qui passe souvent par les chemins de l'amour avant de leur succéder et de les transcender. Louis Malle bien sûr, Tony Richardson encore, Pierre Cardin évidemment, Jean-Louis Richard le père de votre fils, François Truffaut, le frère que vous vous êtes choisi et qui ne vous aura jamais quitté. François Truffaut qui a écrit tant de lettres magnifiques où il parle de vous et qui vous en a écrit tant d'autres qu'on ne lira sans doute jamais, car vous les avez jalousement gardées sans jamais les divulguer.

Vous n'aurez tourné que deux films avec lui, mais vous êtes présente dans tous les autres, soit que vous les ayez directement inspirés, soit qu'il y ait toujours une phrase, une émotion, un souvenir qui viennent de vous. Et quand c'est Jean-Louis Richard qui vous dirige à deux reprises, c'est avec François Truffaut qu'il écrit le scénario. L'amitié est un cercle qui tourne autour de vous puisque vos amis sont attachés les uns aux autres comme si vous dirigiez leur manège enchanté. Chacun sa vie mais un seul centre pour tous. Et c'est à vous bien sûr que François Truffaut pense lorsqu'il écrit « les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens lui donnant son équilibre et son harmonie ».

Au tournant des années 70 la Nouvelle Vague se retire laissant une moisson de réalisateurs qui ont hérité de son dynamisme mais pratiquent une ingratitude naturelle, et puis le public est complice de la malédiction qui frappe les actrices de cinquante ans. C'est un mouvement irrégulier comme lorsqu'un amour se délite avec des latences, des regrets, des « revenez-y » et des espoirs qui s'effilochent. Philippe de Broca ou Pierre Granier Deferre vous demandent toujours, comme Orson Welles qui vous appelle pour deux films mais ils resteront inachevés disparaissant à tout jamais dans des exploits d'huissiers. Et si Joseph Losey vous confie deux scènes essentielles de *Mr Klein* ou de *La Truite* ce sont des seconds rôles même si vous leur confiez d'emblée l'intensité des premiers rôles. Le fait est que l'on ne peut plus bâtir une production seulement sur vous.

A l'étranger ces calculs ne sont pas de mise, donc vous voyagez : Carlos Diegues vous fait venir au Brésil pour *Jeanne la Française*, Elia Kazan vous attend à Hollywood pour *Le dernier Nabab*. Ce sont des beaux films mais aux couleurs du crépuscule. Vous tournez même un western avec Lee Marvin ; vous épousez William Friedkin. Allez-vous choisir une deuxième carrière américaine ? Là-bas votre prestige est intact. Mémoire de votre mère, vous parlez l'anglais à la perfection, mais la France, vos amis vous manquent. Lorsque vous revenez, on s'est encore un peu plus éloigné de vous. La grande vie des étoiles ne vous a jamais aliénée, c'était un amusement, en revanche quand il faut commencer à compter, ce n'est plus amusant du tout et si l'on rigolait à l'administration des impôts ça se saurait certainement. Il faut vendre le « Pré-verger » de la Garde Freinet.

Et pourtant une autre génération de tout jeunes cinéastes a grandi en regardant vos films. Elle manque d'argent mais ni de talent ni d'enthousiasme et en vous le feu brûle encore : vous tournez pour le poétique et délicat Guy Gilles, vous réveillez les *Souvenirs d'en France* d'un garçon d'avenir André Téchiné, vous avancez puissante et déchirée vers *La nuit de l'océan* d'Antoine Perset. Et puis il y a des retours de flammes extraordinaires : la séquence « des Valseuses » où vous obtenez de Patrick Dewaere et de Gérard Depardieu qu'ils vous fassent l'amour à mort, la Madone du Cabaret pour garçons qui ne se voient qu'entre eux dans *Querelle* de Fassbinder ; l'ami fidèle de Lucia Bose dans le déchirant *Nathalie Granger* de Marguerite Duras. La tenancière du *Paltoquet* de Michel Deville qui régent son monde sans quitter son bar, la désopilante illuminée du *Miraculé* de Jean-Pierre Mocky, qui entraîne à Lourdes un escroc aux assurances. C'est déjà beaucoup pour une grande actrice dont on hésite à parler au passé, mais ce n'est pas assez pour vous qui continuez à vous projeter dans l'avenir. Vous réalisez donc un merveilleux documentaire sur Lilian Gish, le portrait même de ma chère grand-mère ; mais qui pourrait le savoir hormis la fée Hollywood à qui je l'ai dit et vous, a qui j'ai un jour montré des photos. Et vous dirigez deux beaux films *Lumière* et *L'adolescente*. Deux succès d'estime, cette valeur qui n'a plus cours quand c'est la télévision désormais qui tient les cordons de la bourse.

Et puis François Truffaut meurt et c'est toute votre vie qu'on vous arrache.

Désormais voyageuse sans emploi, abandonnant à la consigne du terminus son bagage de souvenirs, ayant oublié que le retour, « le come-back » comme ils disent, est le moteur obscur et irréfragable de toutes les grandes carrières, vous laissez vos

pas vous conduire chez *La servante Zerline* sans deviner qu'elle va vous servir un triomphe sans précédent.

Seule en scène durant deux heures, tandis qu'un homme mystérieux vous observe en silence, dans l'ombre, avec une fausse indifférence, tel que l'a voulu Klaus Michael Grüber, aux Bouffes du Nord de Peter Brook et Micheline Rozan, chez vous en somme, portant le texte magnifique d'Hermann Broch, vous obtenez un triomphe sans précédent dans les annales du théâtre. Cette fois, alors que vous ne jugez jamais vos films ou vos pièces, vous avouerez quand même : « Jamais je n'ai connu ça de toute ma vie de comédienne. J'ai eu des ovations, des succès, mais là quand ça s'arrête j'ai le sentiment d'avoir fusionné avec le public. Nous sommes dans une intimité totale, comme s'il n'y avait plus que lui et moi au monde ».

Alors tout recommence, désormais le cinéma, le théâtre et la télévision ne vous quitteront plus. Ils reviennent vers vous avec tous les honneurs qui vous sont dus : un César pour *La vieille qui marchait dans la mer* de Laurent Heynemann, le film tournée à la Villa Kérylos chère à Adrien Goetz, suivi de deux autres, un Oscar d'honneur remis par Sharon Stone, des hommages partout à Hollywood, à New-York, au Japon, des présidences de Festivals et des master-class à travers le monde entier, et toujours un film, une pièce, un recueil de chansons l'un après l'autre. Ce fauteuil à l'Académie des beaux-arts enfin, que vous inaugurez et où je vous succède comme un enfant bouleversé qui entre dans la chambre de sa mère lorsqu'il comprend qu'elle ne reviendra plus.

Là encore je ne sais plus choisir entre tous les longs-métrages, les téléfilms, *La Célestine* vue par Antoine Vitez, *La correspondance* de la mère de Amos Guitai, *Le condamné à mort* de Jean Genet avec Etienne Daho. Mais enfin s'il fallait montrer à l'un de mes petits-enfants ou de mes neveux qui sont ici aujourd'hui pourquoi on ne peut que vous aimer, je ne vous trahirai pas en les incitant à regarder *Cet amour-là*, le si beau film de Josée Dayan en 2002, où vous êtes Marguerite Duras même dans son appartement des Roches Noires à Trouville face aux pages blanches de la mer et d'un dernier amour.

Vous m'aimiez bien je crois, chère Jeanne, vous alliez souvent dans mon cinéma, vous avez même inauguré une autre salle dont je m'occupais, je vous vois encore venir au bras de François Truffaut, marchant dans la nuit, toute droite, les cheveux dénoués, si gaie si contente d'être la marraine d'un nouveau cinéma. Vous m'aviez demandé de venir siéger avec vous à la Commission des avances sur recettes dont vous étiez la Présidente et j'avais à chaque séance le sentiment que vous auriez pu tout aussi bien diriger un empire industriel si vous n'aviez pas été actrice. Tout marchait si bien jusqu'à cette manière de me regarder fixement quand j'abusais de mon temps de parole pour me faire taire ! Certains journalistes maladroits ont eu droit à ce traitement et ne s'en sont pas encore remis...

Je vous rendais visite, vous aviez toujours des gâteaux, du chocolat chaud parce que vous saviez que j'en étais gourmand. Nous parlions de livres que vous lisiez, j'étais impressionné, vous aviez tant lu depuis l'enfance. Un jour je vous ai laissé une

interview filmée de Karen Blixen que j'avais retrouvée, « oh, cet éclair de joie dans vos yeux ! »

Vous me téléphoniez souvent pour me dire que vous aviez apprécié telle ou telle émission que j'avais faite.

« Allo c'est Jeanne », je vous entends comme si vous alliez encore m'appeler ce soir. Et quand vous ne m'appeliez pas, je comprenais que je m'étais sans doute trompé.

Où que vous soyez aujourd'hui, je vous en prie, appelez-moi ce soir.

Oui, chère Jeanne « pourquoi pleurer les jours enfuis lorsque tout est fini » - vous nous l'avez chanté dans « Le petit théâtre de Jean Renoir » lorsque vous saviez déjà sans doute que ce serait son dernier film, malgré vos projets de tourner encore ensemble tous les deux. Mais ce n'est pas une chanson triste plutôt celle d'une femme qui confie « J'ai besoin de tout ! je n'ai pas peur de vieillir, ce qui est important c'est de vivre et tant mieux pour les années qui passent ! »

Alors puisque la musique a également tant compté pour vous, vous nous l'avez dit aussi autrement en parlant de Ravel : « J'avais déjà bien que très jeune, la prescience de cette aspiration à l'harmonie que tout humain porte en soi, et tout d'un coup les brisures, les ruptures, les tâtonnements, les déchirures, les moments qui peuvent effrayer, les moments qui peuvent vous amener jusqu'au fin fond des découvertes de la part de l'ombre qui existe en nous parce que nous ne sommes pas que lumineux. Vous voyez j'en ai les larmes aux yeux – c'est grâce à la Valse de Ravel ... puisqu'au bout du chemin tout se décante et tout reprend ».

Merci chère Jeanne et merci à vous tous !